

Entretiens avec Ferdinand Goëtz

I

Du choix des œuvres dans l'éducation musicale (Suite et fin)

Le lendemain matin, je descendis de bonne heure sur la plage: le ciel était clair, la lumière douce baignait l'océan. Ferdinand Goëtz m'avait précédé: assis sur un rocher, les jambes pendantes, les regards perdus vers l'horizon, il aspirait avec délices l'odeur des algues et des varechs. Dès qu'il m'aperçut, il me souhaita amicalement bonjour et me demanda:

— Eh bien, Monsieur, la nuit a-t-elle porté conseil?

— Ma foi, répondis-je, je vous avouerai que je n'ai point tenu conseil cette nuit.

— Tant pis, fit Goëtz avec une feinte désolation. J'espérais avoir de vous une bonne réponse à ma question d'hier au soir.

— Mais, dis-je, nous allons la chercher ensemble, si toutefois vous voulez bien reprendre un entretien qui commençait à me passionner.

— A quel bon? fit Goëtz. Je prêcherais à converti, car je sais bien qu'au fond vous pensez comme moi. Ce qu'il faudrait surtout chercher, c'est le coin et le maillet avec lesquels nous enfoncerons ces vérités claires dans la tête de ces gens.

« Ces gens » Oh! il fallait entendre ce mot dans la bouche de Ferdinand Goëtz!

— Voyez-vous, continua-t-il en quittant son rocher et en m'entraînant le long du rivage, voyez-vous, ce qui m'étonne, c'est qu'à une époque où la musique passe pour si florissante, elle soit en réalité tombée si bas.

« Quel rôle joue-t-elle dans l'éducation? celui de la poupée, du tenniss, du cotillon? cela s'appelle: un *Art d'agrément*. Comprenez-vous tout ce que ce terme renferme de mépris? tout le dédain avec lequel la divine harmonie, à qui Platon confiait l'éducation spirituelle de ses guerriers, se trouve abaissée maintenant au ban de la légion étincelante des Arts. Un *Art d'agrément*! Ceci ne suppose en effet qu'il y a d'autres arts, que eux, ne sont point un passe-temps frivole, mais ont reçu une mission plus haute: la culture intellectuelle: la littérature, la mathématique, l'histoire, etc... sont des branches privilégiées de l'arbre de la science. La Musique n'en est plus qu'un rameau stérile et méprisé.

Ferdinand se tut et s'amusa un instant à balayer les vagues mourantes.

— Voilà peut-être la réponse que vous sollicitez de moi, repris-je alors, ou, du moins une partie de cette réponse. Si la musique est considérée comme un art d'agrément, c'est qu'on y attache peu d'importance. On ne comprend ni le sens, ni la portée, on laisse l'enfant user d'elle comme d'un jouet.

— Tenez, poursuivit Goëtz, vous voyez ces ouvrages de sable, que nos jeunes constructeurs construisent avec une ardeur qui étonnerait leurs tendres mères s'il s'agissait d'un travail utile. Pensez-vous que l'on s'inquiète de savoir si tous ces trous sont bien ou mal creusés?

— Mon Dieu, fis-je, peu importe, pourvu que les enfants s'amuse...

— Eh! qui vous dit le contraire? s'écria Goëtz. Mais, de grâce, concluez: peu importe que la petite jeune fille joue bien ou mal de la bonne ou de la mauvaise musique pourvu que la douce enfant chasse les nuages qu'une oisiveté journalière eut pu faire naître sur son front. La musique est un *Art d'agrément*.

« Seulement, moi, Monsieur, continua-t-il avec une intonation méchante qui me déplut, je vais mettre entre les mains de cette jeune fille un volume scabreux et je vais dire à sa mère: « Qu'importe, chère Madame, si votre fille s'amuse. »

— Pardon, répliquai-je un peu sèchement, vous savez fort bien que, si pour cette dame un mauvais morceau de musique n'est qu'un morceau mal fait, pour elle un mauvais livre est un livre, non seulement mal fait, mais encore évoquant devant sa fille des idées...

— Précisément, coupa mon terrible interlocuteur, vous avez touché le nœud de la question. Il faut distinguer dans la musique deux choses: l'art et le sentiment. Ceci est fort important.

« *D'une part*, un morceau est bien ou mal fait, il se tient ou ne se tient pas, il choque ou non le sens musical; tout comme un poème est bien ou mal composé, en vers justes ou faux. »

« *D'autre part* ce morceau fait vibrer l'âme d'une certaine façon, superficielle ou profonde, vile ou noble, modérée ou passionnée; tout comme un livre éveille chez le lecteur des pensées plus ou moins hautes, plus ou moins troublantes. »

« Si vous voulez bien, nous appellerons le premier point de vue: *Perfection de la forme*, et le second *Valeur morale*. Et comme sur ce dernier, je vous ai fait entrevoir hier tout le fond de ma pensée, je crois qu'il est inutile d'y revenir.

Envisageons seulement la perfection de la Forme: Que se passe-t-il pour l'instruction littéraire de l'enfant?

On s'efforce de ne mettre sous ses yeux que de bons ouvrages...

— Oh! Monsieur, m'écriai-je à mon tour en jouant l'indignation. On agit ainsi tant que l'enfant est à l'école ou qu'il travaille; mais dès qu'arrive l'instant du repos, on lui tolère les brochures enfantines, les livres dorés sur tranche de prix ou d'éternelles, qui sont en général de pitoyables fleurs de notre littérature.

— C'est vrai, répondit Ferdinand, et je n'approuve point cela. On fait ainsi aux belles œuvres une réputation d'ennui associée à l'idée du travail obligatoire; et les livres insipides sont parés des charmes du loisir et du divertissement. Il semble qu'un pareil système doive produire comme premier résultat: la haine et le dégoût de la beauté. Je préfère encore ce qui se passe dans l'instruction musicale, où toutes les œuvres, pêle-mêle, belles et laides, sont abandonnées à l'enfant sous le prétexte, souvent peu goûté par lui, de distraction.

— Nouvelle erreur! protestai-je encore. L'œuvre d'art, l'œuvre classique, la Fugue, la Sonate, constitue pour l'élève la partie « sérieuse » de son travail: ce sont des *études*. Et c'est pour le « délasser » de cet ennui, pour le « reposer », de cette fatigue, qu'on lui fait jouer ces petites ignominies, dont nous dégustâmes hier au soir un gracieux échantillon.

— Mais cent fois oui! éclata Ferdinand Goëtz, qui, dans son indignation, se laissa surprendre par une lame sournoise. Comment voulez-vous faire des hommes épris de choses grandes et belles, lorsqu'on a gâché toute leur jeunesse en leur présentant le « beau » comme synonyme de « travail fastidieux » et le laid, de « repos et amusement »! C'est scandaleux...

Ferdinand recula prudemment devant la mer montante et me mit familièrement la main sur l'épaule. Puis, dans une de ces accalmies soudaines, qui étaient un des coins charmants de cette nature, il me dit:

— Vous voyez, cher monsieur, c'est par là que l'on peut commencer efficacement la lutte. Je sais que nous ferons accepter difficilement, dans l'état actuel des choses, le point de vue moral.

Mais je crois qu'on ne pourra contester le premier, à savoir qu'il y a de la belle et de la mauvaise musique, de la musique bien faite et de la musique mal faite. Eh bien, monsieur, nous pourrions peut-être obtenir déjà cette concession, que l'on rejeterait totalement cette dernière de l'éducation musicale de l'enfant. Si la petite jeune fille se laisse séduire par des émotions troublantes, tout au moins sera-ce dans des formes convenables. Alors nous dirons ceci:

« — Madame, vous avez une fille, vous l'aimez, vous voulez qu'elle ait un corps sain, un esprit droit. Par conséquent, si vous voulez qu'elle se porte bien...

Ferdinand s'arrêta brusquement, les yeux fixés sur l'hôtel. Je cherchais en vain quel objet attirait ses regards, lorsqu'il esquissa un geste de contentement enfantin et, comme s'il eut fait quelque prodigieuse découverte, s'écria:

— Ecoutez!... je disais: si vous voulez que votre fille se porte bien, donnez lui d'excellents aliments, une bonne éducation physique. Eh bien! nous rencontrons ici la même anomalie que dans l'éducation intellectuelle. N'est-il pas vrai qu'aux repas on nourrit l'enfant d'une façon généralement saine et qu'en dehors on se préoccupe assez peu des produits de qualité inférieure, bons et sucrés d'orge, dont il se gave au sortir de l'école, qui nuisent à sa santé, lui donnent la passion des sucreries et des acides, et lui font prendre en haine le noble pot-au-feu des familles?

Je ne pus m'empêcher de sourire à cette singulière comparaison. Mais, heureusement, Monsieur Goëtz n'y prit point garde, et continua:

— Nous dirons donc:

« De même que nous devons donner à l'enfant une bonne nourriture physique et ne point compromettre les effets de cette saine alimentation, en ne lui laissant absorber sous aucun prétexte des friandises malsaines;

« De même nous devons lui donner une bonne nourriture spirituelle et sauvegarder les bienfaits de cette solide instruction, en l'empêchant de dévorer, aux heures de loisir, de fades et barbares élucubrations.

Il est bien certain, pour ne citer qu'un exemple, qu'il est criminel, après avoir fait travailler à l'enfant une de ces merveilleuses *Inventions* de Bach ou une des ces charmantes *Sonates* de Haydn — il en est d'assez faciles à comprendre — il est criminel, dis-je, de lui mettre entre les mains un pot-pourri d'un opéra quelconque et plus ou moins célèbre. Il serait au contraire si beau de réunir dans un même sentiment d'art deux enfants, dont l'un, violoniste et l'autre pianiste com-

prendraient l'un par l'autre, en les travaillant ensemble, d'exquises œuvres qu'il serait trop long de vous nommer et que vous connaissez d'ailleurs aussi bien que moi. Voilà pour le jeune musicien la vraie et saine récréation.

« Par conséquent, faites étudier à votre jeune élève des œuvres de maîtres. Ainsi, par un contact incessant avec des choses logiquement construites et purement écrites, son esprit s'accoutumera à penser avec ordre et droiture. Et si vous savez lui faire aimer ces œuvres-là, il aimera et recherchera avant tout et en toute chose la raison et la clarté. Mais si vous faites suivre le chef-d'œuvre d'un morceau insipide, si vous donnez à ce dernier un privilège incalculable en le parant du nom de « récréation », alors vous détruisez l'édifice fragile du bon sens, vous lâchez la bride aux instincts de désordre et d'indiscipline, toujours prompts à prendre le dessus.

Ferdinand s'arrêta un instant et reprit : — Ainsi, nous aurons sauvé la petite jeune fille d'hier au soir de la « valse » et de la « rêverie » dont vous gardâtes un si bon souvenir. Et croyez-moi, cher Monsieur, il faudra longtemps encore nous estimer heureux et satisfaits de ce modeste résultat.

Un élégant de la plage vint à ce moment vers moi, la main tendue : Ferdinand Goëtz regagna tranquillement son rocher et se remit à contempler l'Océan.

LUCIEN CHEVAILLIER.

“ PALMOÏATRE ”

La récente nouvelle de la formation d'un « Orchestre Médical » a suggéré à notre collaborateur F. Mazzi, la fantaisie que voici :

Si on a pu, autrefois, non sans raison, parler avec quelque méfiance des progrès incertains de la pathologie interne en comparaison des progrès rapides et éclatants par lesquels la pathologie externe a vu son domaine s'agrandir, on doit aujourd'hui reconnaître, et se féliciter, que la première de ces branches-sœurs d'une même science, aussi vieille que le monde, s'affirme de plus en plus victorieuse dans ses conquêtes sur l'inconnu.

Le lecteur n'attend sûrement pas de moi un tableau général de l'état actuel des sciences médicales, ni même une monographie sur tel ou tel sujet particulier. Ni savant ni vulgarisateur, je me borne parfois, en simple chroniqueur, à attirer l'attention du public sur les faits les plus importants, aussi bien dans le domaine des sciences que dans celui des arts. Et c'est ce que je me suis proposé de faire une fois de plus, en parlant d'une nouvelle institution appelée à rendre à la France, et particulièrement à Paris des services éminents.

C'est une clinique d'un nom quelque peu rébarbatif, qui paraîtra bizarre à la plupart des lecteurs, et que je ne saurais mieux comparer qu'à ces termes allemands dont la lourdeur longueur éveillent l'image de reptiles déroulant lentement leurs longues spirales.

La clinique TRIBOTYPTOCROUMATHERAPIQUE a pour but le traitement de toutes les maladies, quel qu'en soit l'origine et le caractère, par la PALMOÏATRIE. Et, en effet, si vous analysez son nom, vous trouverez qu'elle se base sur les principes vibratoires des corps, et applique les différents moyens par lesquels les vibrations peuvent être provoquées ; soit : le frottement, la percussion, et autres.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler que le frottement est une source d'énergie, qui peut se manifester sous forme d'électricité, de chaleur, etc... En outre tout le monde, je crois, sera d'accord avec moi sur ce point : que les frottements n'ont généralement, rien de désagréable tant qu'ils n'excèdent pas les limites que la nature a imposées aux lois physiologiques qui nous gouvernent.

Au surplus, il ne s'agit pas ici de frictions ordinaires faites à l'aide d'un gant de crin, ou avec la paume de la main. Elles s'opèrent au moyen de soies tendues sur des appareils en bois courbé — contre les viscères, ou, si vous voulez, des boyaux. Je ne puis me retenir de souhaiter que ceux des patients n'aient pas trop à en souffrir.

C'est donc, me demanderez-vous, un établissement opérant le massage sur une grande échelle. Oui et non. Je vous répondrai ; c'est peut être bien un massage, mais pas suédois. Il s'agirait plutôt, à ce que j'ai cru comprendre, d'un massage à distance, par transmission, si je puis dire.

De là, viennent même son originalité, son importance, qui lui assurent une place à part, un rôle prépondérant dans le mouvement paniatrique de la thérapeutique moderne.

Je vais m'expliquer plus clairement. Le titre que j'ai donné plus haut et qui paraît comme un défi lancé à la perspicacité du lecteur, s'éclairera d'une lumière soudaine si je l'accompagne de son synonyme que j'ai rencontré dans l'exposé des causes finales et des fins causales de la clinique en question : la *Phonothérapie*. Juste ciel ! il me semble vous entendre vous écrier, en levant les mains comme pour conjurer le sort, — à notre époque de neurasthénie générale, pour laquelle on conseille, la tranquillité, le silence, vous venez nous vanter la Phonothérapie. N'y a-t-il pas assez de bruit dans Paris ?

Si étrange que cela puisse vous paraître, rappelez-vous qu'aujourd'hui on combat le mal par le mal.

D'ailleurs l'initiative et l'exemple de telles fondations nous viennent d'Allemagne, ce pays où l'on fait tout à rebours. Ne voyez-vous pas, de nos jours, soigner les pneumonies, les inflammations intestinales, suivant la méthode germanique, par la glace ? Les rhumatismes par le chlorure d'éthyle qui amène des abaissements de température de 50 ou 60 degrés ? Mais ceci m'entraînerait dans de nouvelles digressions. Pour en revenir à nos moutons, je veux dire à nos palmoïatres, j'ajouterai en terminant, que ces Messieurs ont déjà acquis des titres à la reconnaissance universelle, et, en quelque sorte, des droits à faire partie de la Tribo-typto-Clinique. Ainsi, l'un d'entre eux, par exemple, a produit un ouvrage où il est question des troubles nerveux qui causent une hyperesthésie des centres moteurs. On y trouve, de l'avis des personnes compétentes, des touches adroites à quelques uns de ces phénomènes que l'auteur appelle je ne sais pas pourquoi — *tarentulaires*.

Je ne doute pas que cette institution bien-faisante réunira les suffrages de toutes les notabilités médicales de Paris, qui tiendront à honneur d'y participer, soit par des travaux analogues à celui dont je viens de parler, soit en payant de leur personne à des séances qui promettent d'être des plus intéressantes.

F. MAZZI.

“ LA GLU ”

Opéra Municipal de Nice. — La Glu, drame lyrique de MM. Richepin et H. Cain, musique de M. Gabriel Dupont, première représentation le 26 Janvier.

La première représentation de *La Glu* a permis de classer M. Gabriel Dupont parmi les grands musiciens de théâtre que nous possédons à l'heure actuelle.

Personne n'avait nié la valeur dramatique de la musique de la *Cabrera*. Tout le monde s'enthousiasme devant la valeur musicale intrinsèque, la force tragique et l'originalité pénétrante de *Glu*.

On sait l'acuité de sensibilité de l'auteur de *Heures Dolentes* et du *Chant de la destinée* et qui ont déjà entendu la *Maison dans les Dunes* que M. Dumesnil nous jouera cet hiver, ainsi que M. Gabriel Dupont a apporté à la musique une note d'art toute particulière.

Le *Monde Musical* a déjà exprimé ses regrets que l'œuvre d'un tel musicien ne soit pas créée sur la scène de l'Opéra-Comique, qui s'encombra depuis plusieurs années de tant de médiocres ou de mauvaises partitions.

M. Villefrancq, un jour qu'il se promenait le boulevard des Italiens, en quête d'une œuvre nouvelle, eut vent des hésitations de M. Albert Carré et il s'empressa d'aller offrir sa Scène de l'Opéra de Nice à M. Gabriel Dupont.

Et voilà comment *La Glu* a profité des avantages de la décentralisation.

**

Le premier tableau nous montre le port de Croisic. Le vieux marin Gillioury et le docteur Cézembre y devisent, quand survient la jeune Naik. Il faut que le docteur accoure auprès de Marie des Angès que l'absence de son frère Marie-Pierre a rendu malade. Le rideau tombe sur les chœurs des Terre-Neuviens, c'est le jour de départ pour les bancs.

Au second tableau, Marie-Pierre et « la Goussier » se rient leur amour ; le gars breton ne pond pas aux supplications de sa mère et de la sourde oreille aux appels de Gillioury. Marie se dresse Marie des Angès révoltée de voir le cœur de son fils pris par une « étrangère de mauvaise heure ». Pour la première fois les deux femmes se trouvent face à face et s'avouent leur amour mutuelle. Marie-Pierre, dont les sens sont ébranlés par la « Parisienne », menace sa mère. Le rideau baisse au moment où son bras tombe, qui a esquissé dans une minute d'égalité le geste sacrilège.

Le second acte nous montre la Glu étendue sur un divan dans le salon de son père. Ivre de volupté, elle se réveille à l'idée de Paris de fêtes et de joies, qui s'agit à l'heure où elle s'ennuie. Elle part aussitôt pour Nantes avec le comte de Kernan.

Marie-Pierre ébété par trois nuits d'absence regarde la grande mer, se reprend à se souvenir de matelot et se rappelle les sens qu'il a